

Comme le vent

21 février 1916

Nous sommes en route pour Verdun, il pleut, à chaque pas nos pieds s'enlisent dans la terre humide et sale. Nous avons les pieds trempés, le vent traverse nos uniformes et nous glace tout le corps. Il n'y a pas homme qui parle. C'est un silence de mort, cette mort qui nous guette à chaque instant. Dans cette marche vers l'enfer des tranchées, j'ai rencontré un ami se nommant Jean. C'est un jeune homme de 26 ans, vigoureux et sain d'esprit. Il a les cheveux bruns, mi-longs et en bataille. Il est de taille svelte et athlétique. On lit dans ses yeux sa détermination de ne pas mourir. Tandis que mes yeux bleus ne reflètent aucun sentiment, ils semblent éteints, et je n'ai aucune envie d'avoir cette sensation de sang sur mes mains. La guerre...pourquoi tant de haine ? Nous nous sommes arrêtés près d'une ferme abandonnée pour manger. Notre gamelle crasseuse nous présentait une purée mélangée à de l'eau car la pluie s'infiltrait par le toit à moitié effondré. Au moment de partir, un homme de notre division refusait de nous suivre. Son visage était déformé par la peur. Il nous suppliait en criant :

« N'allez pas là-bas, n'allez pas là-bas ! »

Une détonation s'ensuivit et ce furent ses derniers mots. Une vague de panique nous ébranla. Le supérieur ordonna :

« En route, poules mouillées ou vous subirez le même sort que cet homme ! »

Tout le monde se mit en marche. L'après-midi nous arrivâmes sur la ligne de front et nous découvrièmes les tranchées. La soirée fut courte car nous étions exténués par notre longue marche.

Charles

23 février 1916

Cela fait maintenant deux jours que nous sommes dans les tranchées et l'ennui commence à se faire sentir. Nous sommes là à attendre dans la boue, dans la saleté, certains sont déjà infestés de poux et les rats se baladent librement dans nos couchettes improvisées. Pour combattre notre pire ennemi : l'ennui et pour ne pas penser à ce qui nous attend sur le champ de bataille, nous jouons aux cartes, racontons des histoires et des blagues. Cela fait aussi deux jours que les généraux discutent de la stratégie pour reprendre l'ancien champ de blé où plus rien ne pousse. Seuls les restes d'obus sortent de terre. Mon ami Jean s'occupe à insuffler du courage aux troupes. En effet, lui, ne semble pas craindre la mort. Il est fier et prêt à donner son sang à la patrie.

Charles

25 février 1916

Aujourd'hui aurait pu être mon dernier jour ! Certains de mes camarades sont morts pendant la bataille. Notre division a pour la première fois combattu les Allemands. Nous avançons jusqu'à nous trouver face à eux. Ils n'étaient pas du tout comme je me les représentais, je m'attendais à avoir en face de moi de vrais conquérants assoiffés de sang. Mais ils étaient comme nous, le

regard effaré, sûrement eux aussi pères de famille ou jeunes hommes avec plein de projets de vie en tête avec des émotions semblables aux nôtres. Seuls leurs uniformes marquaient leur différence. Cette situation nous a tous rendus hésitants, mal à l'aise comme avant une tempête. Mais le combat reprit : sauver notre peau redevenait la préoccupation première. A cet instant même, un de nos camarades, nommé Marc , tomba au sol, gravement blessé par une balle adverse. Cela nous ramena durement à la réalité. Mon ami et moi prenions vite notre camarade à bras le corps pour lui prêter main forte. Nous nous sommes rapidement mis à l'abri, derrière un rocher. Nous entendions les obus et les coups de fusil, certains projectiles passaient au dessus de nos têtes et éclataient un peu plus loin. Nous n'avions pas de temps à perdre, la vie de notre camarade était entre nos mains. A l'aide d'un petit canif, trouvé dans ma poche, j'ai arraché un morceau de mon uniforme pour fabriquer un bandage. Il était touché à la jambe et se trouvait dans l'incapacité de se déplacer. Nous ne pouvions pas l'abandonner à son sort. Mon ami ,lui aussi voulut l'aider et sortit une fiole d'eau de vie. Il versa son contenu sur la plaie pour la désinfecter et j'enroulais sa jambe dans mon morceau d'uniforme. Marc criait de douleur, nous restions à coté de lui pour le soutenir. Un peu plus tard, une carriole avec des chevaux vint ramasser tous les blessés, nous avons sauté sur l'occasion pour que Marc se fasse ramené à un centre de soins.

Charles

27 février 1916

Les combats ont enfin cessé et la vie « habituelle des tranchées » a repris son cours normal. L'ennui lui aussi était de retour et nous investissions le temps comme nous le pouvions en chantant, en jouant aux cartes et en parlant de nos histoires de vie. Les rats nous tenaient toujours compagnie et les poux aussi. Au dehors il neigeait. Le froid nous paralysait mais l'amitié nous réchauffait le cœur. Jean et moi avons appris que Marc avait été ramené au front car le lieutenant en chef des médecins jugeait que sa blessure était superficielle. J'ai aussi écrit une lettre à ma famille aujourd'hui, je leur ai raconté l'horreur de notre quotidien sans tout dire pour ne pas les inquiéter mais aussi l'amitié et la solidarité qui règne entre les camarades. J'espère que je reverrai ma famille un jour...

Charles

28 février 1916

Nous avons été réveillés de force par une déflagration, une bombe avait explosé près de nos couchettes. Un général nous ordonna de nous armer et d'aller combattre. J'ai juste eu le temps de gribouiller ces quelques mots avant de partir à la bataille, car je ne sais pas si je reviendrai vivant...

Charles

07 mars 1916

Aujourd'hui cela fait une semaine que mon ami Charles est mort. J'ai dû me remettre de cet événement. C'est à moi, Jean de continuer le travail qu'il a commencé. Sa dernière volonté fut que je termine son journal jusqu'à la fin de cette guerre. Je suis terriblement bouleversé, cela fait à peine quelques semaines depuis notre mobilisation que nous sommes au front et j'ai déjà perdu un être cher. La guerre ! Toujours la guerre ! Une connerie humaine ! Elle m'a volé une partie de ma vie, de mon âme et m'a surtout enlevé un ami !

Jean

08 mars 1916

Ce matin je fus réveillé par la morsure des rats à mes pieds. Le temps était triste et un vent fort soufflait au dehors. Les hommes qui étaient de garde revenaient frigorifiés. L'un d'eux s'était approché de moi en disant :

« Savais-tu que aujourd'hui aura lieu l'exécution de Marc ? »

Marc était un ami que Charles et moi nous étions faits. Nous l'avons sauvé d'une mort certaine, je ne préfère pas m'en rappeler. Je fus surpris cependant d'entendre la nouvelle de son exécution. J'ai donc répondu :

« Qu'a-t-il fait pour mériter ça ? »

– il a aidé un ennemi à sortir de sous un arbre qui était tombé lors d'une explosion. Il a été accusé de trahison. Je crois aussi que tu as été choisi pour l'exécution...je suis désolé. »

C'est à ce moment là que l'on se rend compte de la cruauté des hommes. Les généraux m'avaient choisi pour être le bourreau de mon ami ainsi que quatre autres hommes de la même division. L'un des fusils avait été chargé à blanc alors que les autres non. J'avais entendu dire que Marc avait un cousin Alsacien et qu'il avait été incorporé de force dans l'armée allemande. Si ça se trouve Marc avait seulement voulu aider son cousin ! L'exécution a eu lieu cet après-midi. On lui a bandé les yeux. Mon fusil à la main je priaïis pour ne pas avoir une balle mortelle. Je ne voulais pas tirer sur la personne qui était devenue mon ami et qui m'avait soutenu après la mort de Charles. Au moment de tirer j'ai murmuré dans le vent : « Je suis désolé, je n'ai pas le choix... » et comme si le vent avait porté mon murmure jusqu'à lui, il m'a semblé le voir sourire. Il avait compris et partait sans haine pour un monde meilleur. Après les coups de feu, son corps sans vie s'écroula avec un bruit sourd dans la poussière. Je m'en voulais tellement ! Une larme avait coulé sur ma joue, j'avais tué tellement de personnes dont mon ami Marc, la deuxième personne pour laquelle ma vie avait encore un sens.

Jean

11mars 1916

J'ai l'impression que ma vie n'a plus de sens, tout est bouleversé depuis la mort de Charles et de Marc. J'ai l'impression que le malheur s'abat sur moi tous les jours un peu plus. Mais passons aux événements d'aujourd'hui. Le vent s'est enfin arrêté cela faisait trois jours qu'il pas cessé de souffler, faisant claquer les portes, emportant nos jeux de cartes et s'infiltrant

dans nos capotes. Tout était calme a présent. Au loin, on pouvait apercevoir la tranchée allemande. Entre les deux tranchées, une terre de désolation, un paysage lunaire avec des cratères dans lesquels s'entassaient les corps sans vie des soldats. Bientôt, les oiseaux affamés se jetèrent sur les corps pour prendre leur repas. Je fus tellement dégoûté par cet horrible spectacle que je tournais le dos au no man's land. Le silence était presque total, pas un bruit, comme si le temps s'était arrêté et que le monde entier retenait son souffle. Soudain, une énorme détonation. J'étais pris au piège, une montagne de boue s'était effondrée sur moi. Je grattais la terre pour me sortir de ce pétrin, je n'arrivais plus a respirer, l'air me manquait. Au dehors j'entendais des bruits sourds. Essayant de m'orienter avec le vacarme des canons je creusais...j'avais la tête qui tournait. Avant de perdre connaissance. Je sentis que quelqu'un creusait là ou j'étais enseveli. Des bras puissants m'attrapèrent et me soulevèrent. J'étais sauvé ! Au dehors les bruits des obus étaient beaucoup plus forts. Mon sauveur était un homme de carrure forte, je reconnus le cuisinier. Ayant vu l'explosion, n'écoulant que son courage et sans hésitation, il est venu me libérer. Je lui en serai toujours reconnaissant.

Jean

12 mars 1916

Hier, les combats ont fait rage. Je ne préfère pas parler de ce cauchemar .Ce matin nous avons été attaqués au gaz, le vent l'a emporté jusqu'à notre camp, beaucoup de mes camarades ont succombé après avoir respiré le gaz mortel. Moi, j'ai tout juste réussi à trouver un masque. J'ai peur d'en avoir respiré. D'ailleurs cette après-midi, je ne me suis pas très bien senti. J'avais la tête qui tournait et une envie de vomir. Mes camarades m'ont conseillé de me reposer le temps que ça passe. Mais vers le soir, je fus pris de fièvre, il faisait froid et je grelottais. Puis la porte de notre abri de fortune où se trouvaient les couchettes s'ouvrit, une bourrasque s'engouffra dans la pièce et je crus entendre mon ami, Charles, qui me soufflait à l'oreille :

« Ne meurs pas Jean...tu mérites mieux que ça !»

Charles ! Il est vivant ! Je l'ai vu !

Jean

13 mars 1916

J'ai passé ma journée entière allongé sur ma couchette, ma fièvre n'était toujours pas descendue. J'ai dit à mes camarades que Charles était vivant et qu'il m'avait parlé. Tous m'avaient répondu que j'étais fou. Non ! Je ne suis pas fou ! Je l'ai réellement aperçu. Il n'est pas mort ! Je ne sais pas peut-être il a du être gravement blessé et il a réussi à retourner aux tranchées. J'avais des sueurs sur tout le corps. Je luttai contre cette fièvre. Certains de mes camarades venaient me voir et me demandaient si j'allais mieux. Je leurs disais que oui vu que Charles était à mes côtés. Mais ils répliquaient ensuite que ma température me faisait délirer. Non ! Je ne délire pas c'est eux qui étaient aveugles et ne voulaient pas admettre qu'il était là ! Mon corps était trop faible pour marcher vers lui. Même au moment où j'écris je peux l'apercevoir au coin de la pièce. Il me regarde sans dire un mot. Puis il s'avance doucement. Et enfin me dit « Viens avec moi je t'emmène vers un endroit magnifique... ».

Jean

14 mars 1916

J'ai trouvé ce journal aux pieds de la couchette de Jean, je pense qu'il a dû s'endormir pour toujours. Jean a sombré dans la folie et n'a malheureusement pas pu résister à sa maladie. J'ai tout lu. Je suis Pierre le cuisinier. J'ai décidé de continuer ce journal car moi aussi je veux dénoncer l'horreur de cette guerre et honorer la mémoire de mes camarades. Les personnes écrivent dans ce journal et d'autres prennent leur place, c'est comme un cycle naturel des choses. Nous sommes comme le vent, lorsqu'il n'y a plus de souffle, il n'y plus de vie. Nous sommes comme lui, éphémère.

Pierre

«Comme le vent»
de Laurine Jacquél et Elise Meisse

1er prix académique (petit collectif de 2 à 8 élèves)
du concours du Printemps de l'écriture 2014

Lycée Adrien Zeller - Bouxwiller